

Jean-Jacques Rousseau et la figure du botaniste herborisant

Timothée Léchet

Université d'Oxford

Qu'est-ce qu'un *botaniste herborisant* ? L'expression semble pléonastique, tant l'herborisation constitue aujourd'hui une pratique essentielle à l'exercice ou à l'apprentissage de la botanique¹. Pourtant, au début du XX^e siècle, le botaniste genevois John Briquet (1870-1931) n'hésite pas à l'employer pour caractériser l'engouement que suscitent les excursions en plein air et la récolte de spécimens végétaux auprès des amateurs de botanique. Selon lui, l'invention du botaniste herborisant daterait de la fin du XVIII^e siècle et Jean-Jacques Rousseau l'aurait stimulée :

Encore que clairsemés, les récits d'excursions de Jean-Jacques sont suffisamment développés pour introduire dans la littérature botanique du XVIII^e siècle un élément nouveau. Si Rousseau a été le révélateur du sentiment de la nature, s'il a préparé des voies vulgarisatrices à des savants alpinistes tels que H.-B. de Saussure, il est aussi le père de l'armée des botanistes herborisants du XIX^{me} siècle. Avant Rousseau, les amateurs cherchaient des *simples*, après lui ces mêmes amateurs cherchaient des *plantes*. Vous ne rencontrerez guère avant Rousseau, du moins en France, des récits d'herborisations dignes de ce nom ; après lui, c'est à qui chantera le charme de ces dernières. C'est à lui que l'on doit en partie l'augmentation considérable du nombre des amateurs de Flore à la fin du XVIII^{me} et au commencement du XIX^{me} siècle².

Directeur du Jardin botanique, Briquet compte parmi les naturalistes qui, aux XIX^e et XX^e siècles, érigent Rousseau en fondateur de la tradition botanique genevoise³. Au-delà de cet enjeu historiographique, de tels propos intéressent une autre histoire qui reste à écrire, celle d'une pratique scientifique, l'herborisation, et de ses représentations culturelles.

Afin d'évaluer l'apport de Rousseau à l'histoire de l'herborisation, nous tâcherons d'identifier les modèles que le philosophe mobilise dans ses lettres pour raconter ses excursions botaniques. En nous appuyant sur des travaux récents⁴, nous verrons comment se déclinent et s'articulent sous sa plume

¹ Cet article est réalisé dans le cadre du projet de recherche « Botanical legacies from the Enlightenment » (n° 186227) soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

² John Briquet, « Jean-Jacques Rousseau botaniste », *Bulletin de l'Institut national genevois*, t. 41, 1914, p. 134.

³ Voir Patrick Bungener, « La place de Rousseau dans la tradition botanique genevoise », *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. 52, 2014, p. 249-269.

⁴ Parmi les travaux synthétiques sur les herborisations de Rousseau, voir en particulier Alexandra Cook, *Jean-Jacques Rousseau and Botany. The Salutary Science*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012 ; A. Cook, « An Idea Ahead of Its Time: Jean-Jacques Rousseau's Mobile Botanical Laboratory », in Marianne Klemun, Ulrike Spring (dir.), *Expeditions as Experiments. Practising Observation and Documentation*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2016, p. 27-49 ; Jean-Marc Drouin, « Les herborisations d'un philosophe : Rousseau et la botanique savante », in Bernadette Bensaude-Vincent, Bruno Bernardi (dir.), *Rousseau et les sciences*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 90-91 ; J.-M. Drouin, *L'Herbier des philosophes*, Paris, Éditions du Seuil, 2008 ; J.-M. Drouin, « Les herborisations savantes du promeneur solitaire », in Anouchka Vasak (dir.), *L'Accident de Ménéilmontant*, Paris, Classiques Garnier, 2015 ; Guy Ducourthial, *La Botanique selon Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Éditions Belin, 2009 ; et

d'épistolier des représentations concurrentes de l'herborisateur. La correspondance forme le creuset d'une définition de l'herborisation qui allie l'observation savante et le plaisir de l'apprentissage. Si Rousseau dresse un portrait mouvant du botaniste herborisant, il n'en contribue pas moins à la construction d'un personnage scientifique qu'exploiteront, après sa mort, les naturalistes et les écrivains.

L'herborisation, une pratique à définir

La nécessité de voyager pour récolter des spécimens d'histoire naturelle est une évidence, au moins depuis la Renaissance. Paula Findlen le rappelle en ces termes : « Travel, both near and far, was a precondition to the domestication of nature; it bridged the distance between nature and the museum, between the site of the journey and its result⁵. » Dans un cadre botanique, l'herborisation est la condition préalable à la constitution de collections végétales sous forme d'herbiers, et à l'exposition de ces collections dans les cabinets ou à leur exploitation dans les flores imprimées. Malgré cela, nous savons que la récolte sur le terrain et l'étude des spécimens sont deux gestes dissociables, au sens où le voyageur n'est pas nécessairement celui qui rassemblera, classera, nommera et décrira les échantillons⁶. Au XVIII^e siècle, le modèle du scientifique de cabinet qu'incarnent Georges-Louis Leclerc de Buffon (1707-1788) et, dans une certaine mesure, son adversaire Carl von Linné (1707-1778) reste pertinent quoique discuté. Rousseau, qui se place lui-même du côté des botanistes de terrain, reproche à Linné « d'avoir trop étudié la botanique “dans des herbiers et dans des jardins et pas assez dans la nature elle-même”⁷ ». Aussi le simple fait de valoriser l'herborisation implique-t-il un positionnement scientifique qui ne va pas nécessairement de soi⁸.

En outre, à l'époque où Rousseau herborise, dans les années 1760 et 1770, l'herborisation ne représente guère une activité scientifique rigoureusement définie. D'une part, la récolte de plantes n'est pas l'apanage des botanistes. D'autre part, l'herborisation scientifique apparaît souvent comme un mode du voyage naturaliste qui embrasse l'étude des trois règnes.

La notion même d'*herborisation* est presque absente des dictionnaires français. Alors que l'*Encyclopédie* ne consacre aucune entrée à ce substantif, l'Académie l'intègre dans la quatrième édition

l'« Introduction générale » de Takuya Kobayashi dans son édition de Jean-Jacques Rousseau, *Écrits sur la botanique, Œuvres complètes. Édition thématique du tricentenaire*, Genève, Éditions Slatkine, 2012, t. 11, p. 3-50.

⁵ Paula Findlen, *Possessing Nature. Museums, Collecting, and Scientific Culture in Early Modern Italy*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1994, p. 155. Voir aussi A. Cook, « Jean-Jacques Rousseau and Exotic Botany », *Eighteenth-Century Life*, t. 26/3, 2002, p. 181-201.

⁶ Voir Marie-Noëlle Bourguet, « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle (fin XVII^e siècle - début XIX^e siècle) », in Claude Blanckaert, Claudine Cohen, Pietro Corsi, Jean-Louis Fisher (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Paris, Éditions du Muséum national d'histoire naturelle, 1997, p. 163-196.

⁷ J.-M. Drouin, « Les herborisations savantes du promeneur solitaire », art. cit., p. 81.

⁸ Sur l'articulation, chez Rousseau, entre le travail d'observation propre à l'herborisateur et l'expérimentation de laboratoire propre au chimiste, voir l'article cité d'A. Cook.

son *Dictionnaire* (1762) avec une définition minimale : « Action d'herboriser⁹. » Seul le *Dictionnaire universel* de Trévoux précise depuis l'édition de 1752 : « Recherche de plantes faite dans les campagnes, Course ou Promenade faite à la campagne pour y chercher, y examiner des plantes¹⁰. » Cet ouvrage associe l'herborisation à la botanique et renvoie le lecteur au *Journal des savants* qui, en 1720, consacre un compte rendu à la publication d'une flore régionale par le botaniste allemand Johann Jacob Dillenius (1684-1747)¹¹.

Or l'acception scientifique d'*herborisation* ne recoupe pas entièrement les définitions du verbe *herboriser*, qui sont fluctuantes. À la fin du XVII^e siècle, la prononciation et l'orthographe d'*herboriser* sont en train de se fixer dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1694) : « Aller dans les champs, dans les bois ou dans les jardins, pour reconnoître les herbes & les cueillir. *Il fait beau aller herboriser aujourd'huy*. On prononce aussi, *Arboriser*¹². » Le sens du mot, en revanche, va continuer de s'enrichir. L'Académie précise à partir de 1718 qu'on récolte des plantes « soit par pure curiosité, soit pour s'en servir aux usages auxquels elles sont propres pour la medecine¹³ ». Selon une telle définition, ce sont donc uniquement les médecins et les curieux qui herborisent. Le *Dictionnaire* de Trévoux, copiant celui de Furetière¹⁴, regroupe ces deux catégories d'herborisateurs en une seule, tout en ajoutant à la définition de l'Académie une idée d'éloignement géographique : « Ce Medecin curieux est allé *herboriser* aux Indes¹⁵. » Dans l'édition de 1721 du même dictionnaire, d'autres exemples apparaissent pour compléter la définition : « M. Le Régent vient d'envoyer M. Jussieu *herboriser* en Espagne & en Portugal. En 1717. M. Tournefort avoit été *herboriser* en Grèce & en Égypte¹⁶. » À en juger par la lexicographie, trois catégories de personnes sont donc concernées par l'herborisation : les

⁹ HERBORISATION. s. f., *Dictionnaire de l'Académie française. Quatrième édition*, Paris, Veuve de Bernard Brunet, t. 1, 1762, p. 872a.

¹⁰ HERBORISATION, s. f., *Dictionnaire universel françois et latin [...]*, Paris, La compagnie des libraires associés, t. 4, 1752, p. 803a.

¹¹ « Jo. Jac. Dilleni, M. L. Ac. Nat. Cur. Coll. Catalogus Plantarum sponte circa Gissam nascentium cùm Appendice, qua Plantæ post editum Catalogum, circa & extra Gissam observatæ recensentur, specierum novarum vel dubiarum descriptiones traduntur, genera plantarum nova figuris æneis illustrata describuntur : pro splendendis institutionibus rei herbariæ Josephi Pitton Turnefortii. Impensis Auctoris ; prostat Francofurtii ad Mœnum, apud Joseph. Maximilianum à Sande. 1719. *C'est-à-dire* : Catalogue des Plantes, qui naissent aux environs de Giessen, &c. avec un Appendice, &c. Par Jean-Jacques Dillen, &c. [...] », *Le Journal des sçavans pour l'année M. DCCXX.*, Paris, Pierre Witte, 1720, p. 284-288.

¹² HERBORISER. v. n., *Le Dictionnaire de l'Académie française, dédié au Roy*, Paris, Veuve de Jean Baptiste Coignard, Jean Baptiste Coignard, t. 1, 1694, p. 560b.

¹³ HERBORISER. v. n., *Nouveau Dictionnaire de l'Académie française. Dedié au Roy*, Paris, Jean-Baptiste Coignard, t. 1, 1718, p. 770b.

¹⁴ HERBORISER. v. n., in Antoine Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts [...]*, La Haye, Rotterdam, Arnout & Réinier Leers, t. 2, 1690, p. 251b.

¹⁵ HERBORISER, ou ARBORISER, ou HERBOLISER. verb. neut., *Dictionnaire universel françois & latin [...]*, Trévoux, Estienne Ganeau, t. 2, 1704, s. p.

¹⁶ HERBORISER, ou ARBORISER, ou HÈRBOLISER. Vèrb. neut., *Dictionnaire universel françois et latin [...]*, Paris, Florentin Delaulne, Hilaire Foucault, Michel Clousier, Jean-Goeffroy Nyon, Estienne Ganeau, Nicolas Gosselin, t. 3, 1721, p. 569a.

médecins, les curieux et les voyageurs naturalistes qui partent pour des contrées lointaines. À son tour, l'*Encyclopédie* propose en 1765 une définition plurielle d'*herboriser* :

[...] c'est parcourir les campagnes pour y reconnoître les plantes qu'on a étudiées dans l'école. M. Haller en Suisse, & M. de Jussieu à Paris, tous les deux grands botanistes, vont herboriser & sont suivis par une foule de jeunes étudiants ; ces courses utiles sont appellées *des herborisations*. On dit aussi de celui qui parcourt une contrée dans le dessein de recueillir les plantes qu'elle produit, *qu'il herborise*¹⁷.

L'*Encyclopédie* mentionne à son tour les exemples des voyages de Jussieu et de Tournefort. Tandis que la dimension utilitaire de l'herborisation médicale disparaît, l'article met l'accent sur la fonction pédagogique de cette activité : l'herborisation parachève les leçons de botanique et elle s'adresse d'abord aux étudiants. L'article de l'*Encyclopédie* distingue en outre les buts de cette pratique selon le cadre de l'excursion : l'herborisation menée à proximité de chez soi relève de l'instruction et l'herborisation plus lointaine demeure prioritairement associée aux expéditions scientifiques d'envergure.

Telle que Rousseau la pratique en Suisse, en Angleterre et en France, l'étude des plantes dans les campagnes voisines n'est donc pas la seule manière d'herboriser, et ce type d'excursion concerne avant tout un public de jeunes gens. Quant à elles, les herborisations plus ambitieuses sur le plan scientifique semblent dialoguer avec un imaginaire du voyage, de l'exotisme et de l'aventure. Au début du XVIII^e siècle déjà, la tentation du grand voyage d'exploration est stigmatisée par des naturalistes. D'après un article du *Journal des savants* portant sur une publication de Giulio Pontedera (1688-1757), les botanistes

s'imaginent presque tous, que pour enrichir la Botanique d'un grand nombre de découvertes & se faire un grand nom, il faut d'abord se transporter aux extrémités de l'Orient ; & plus une région leur paroît éloignée, barbare & inconnue, plus ils brûlent d'y courir pour herboriser. L'auteur [Pontedera] estime au contraire qu'il est tout ensemble & plus glorieux au Botaniste, & plus utile au public, de commencer par faire une revûe exacte du païs dans lequel on a pris naissance & qu'on habite¹⁸.

¹⁷ HERBORISER, v. neut. (*Gramm. & Botan.*), in Denis Diderot, Jean Le Rond D'Alembert (dir.), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres. Mis en ordre et publié par M. ****, t. 8, Neufchâtel [Paris], Samuel Faulche & Compagnie, 1765, p. 149b.

¹⁸ « Julii Pontederæ Pisani Philosophi & Medici compendium Tabularum Botanicarum in quo Plantæ 272. ab eo in Italia nuper detectæ recensentur. Accessit ejudem Epistola ad Cl. vir. Guilielmum Sherardum Anglum, Botanicorum nostræ ætatis principem, in qua & de his, & de aliis tabulis alias edendis agitur. Patavii, Typis Seminarii. 1718. Apud Joannem Manfrè. *C'est-à-dire* : Abregé des Tables Botaniques contenant un dénombrement de deux cens soixante & douze Plantes, nouvellement découvertes en Italie ; par Jules Pontedera, Philosophe & Medecin de Pise. On y a joint une Lettre de l'Auteur à M. Guillaume Sherard, &c. dans laquelle il est parlé de ces mêmes Tables, & de quelques autres qui seront publiées dans la suite. A Padouë, de l'Imprimerie du Seminaire, chez Jean Manfrè, 1718. [...] », *Le Journal des sçavans pour l'année M. DCCXX.*, Paris, Pierre Witte, 1720, p. 339.

En vérité, les botanistes des XVII^e et XVIII^e siècle sont nombreux à explorer la flore de leur propre pays : John Ray (1627-1705) en Angleterre, Albrecht von Haller (1708-1777) en Suisse, Pontedera en Italie et Linné en Laponie comptent parmi ceux dont Rousseau consulte régulièrement les publications, sans oublier les botanistes français qui, de Sébastien Vaillant (1699-1722) à Thomas-François Dalibard (1709-1778) et à Jacques Barbeau du Bourg (1709-1779), recensent les plantes de la région parisienne¹⁹. Le philosophe hérite de ces différents modèles quand il projette de dresser la flore de l'île de Saint-Pierre en Suisse²⁰. Toutefois, à cette exception près, Rousseau n'a pas l'ambition avouée de décrire la flore complète d'une région donnée, et encore moins de la publier. Botaniste par goût, il herborise avant tout pour son propre plaisir, comme il ne cesse de le répéter dans sa correspondance.

Malgré la modestie de ses ambitions scientifiques, Rousseau contribuera à fixer la définition naturaliste de l'herborisation. Seulement, cette contribution est indirecte. Auteur d'un *Dictionnaire inachevé des termes d'usage en botanique* (rédigé vers 1777-1778), il consigne les mots portant sur les plantes et leur structure, mais il retient peu de notions relatives aux pratiques et aux méthodes des botanistes²¹. L'herborisation ne compte pas parmi elles. Antérieurement à Rousseau, la principale tentative d'expliquer en français les termes de botanique remonte aux *Éléments de botanique* de Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) qui définissent l'herbier, mais qui ne s'intéressent guère à la récolte des spécimens²². Il faut attendre la fin du XVIII^e siècle pour que l'herborisation s'introduise dans les dictionnaires de botanique. Outre Pierre Bulliard (1752-1783), qui lui accorde quelques lignes dans son *Dictionnaire élémentaire de botanique* (1783)²³, la série *Botanique* de l'*Encyclopédie méthodique* préparée par Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) lui consacre deux colonnes en 1789 pour vanter

¹⁹ Sur la pratique en France d'une botanique de terrain, voir Émilie-Anne Pépy, « Décrire, nommer, ordonner. Enjeux de l'inventaire botanique au XVIII^e siècle », *Études rurales*, n° 195, janvier-juin 2015, p. 27-42. Sur les lectures botaniques de Rousseau, voir notamment l'ouvrage d'A. Cook (p. 211-233), l'édition des *Écrits botaniques* de Rousseau déjà cités, et T. Kobayashi, « La bibliothèque botanique de Rousseau », dans Claire Jaquier, Timothée Léchet (dir.), *Rousseau botaniste. « Je vais devenir plante moi-même. » Recueil d'articles et catalogue d'exposition*, Pontarlier, Fleurier, Éditions du Belvédère, 2012, p. 142-145.

²⁰ Voir J. Briquet, « Jean-Jacques Rousseau botaniste à l'île Saint-Pierre », *Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft / Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles / Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali*, t. 101, 1920, p. 148-151.

²¹ Les mots « Anthologie », « Nomenclature » et « Synonymie » font exception. Voir J.-J. Rousseau, *Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique*, *Écrits sur la botanique*, éd. cit., p. 349-401 ; et T. Kobayashi, « Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique : processus de rédaction », *Bulletin de l'Association Jean Jacques Rousseau*, n° 62, 2003, p. 3-24.

²² Joseph Pitton de Tournefort, « Dictionnaire ou explication des termes de botanique et de quelques autres qui peuvent servir pour l'intelligence de cet Ouvrage », *Éléments de botanique, ou méthode pour connoître les plantes. Par M^r Pitton Tournefort de l'Académie Royale des Sciences, & Professeur en Botanique au Jardin Royal des Plantes*, Paris, Imprimerie royale, 1694, t. 1, p. 515-562.

²³ HERBORISER, in Pierre Bulliard, *Dictionnaire élémentaire de botanique, ou exposition par ordre alphabétique, des Préceptes de la Botanique, & de tous les Termes, tant françois que latins, consacrés à l'étude de cette Science ; Par M. Bulliard*, Paris, chez l'Auteur, Didot le jeune, Barrois le jeune, Belin, 1783, p. 101.

l'utilité de ce type d'excursion²⁴. Il revient cependant au botaniste lyonnais Nicolas Jolyclerc (1746-1817) d'insister sur le caractère essentiel de l'herborisation dans sa refonte des *Éléments* de Tournefort, cent ans après la parution de l'édition originale. Les articles de sa main HERBORISER et HERBORISATION disent les mérites des botanistes infatigables qui étudient les plantes au gré de leurs courses dans la nature. Or c'est le nom de Rousseau que Jolyclerc retient pour légitimer une telle activité sur les plans pédagogique et scientifique :

On étudie la botanique sur les livres, dans les jardins botaniques, dans les herbiers. Mais il est nécessaire de visiter souvent les plantes dans ces lieux agrestes et variés, où la nature seule prend soin de leur culture. [...] Jean-Jacques Rousseau regardoit les herborisations et les herbiers comme les seuls moyens d'abrégé les études du botaniste, de faciliter ses connoissances, et de lui rendre sa science agréable : car il est une très-grande différence à faire soi-même ses herborisations, à composer son herbier de sa main, classer et définir les plantes d'après le secours d'une méthode, ou d'acquérir un herbier, une collection de gravures pour y étudier l'art du botaniste. Dans le premier cas, on devient nécessairement botaniste ; dans le second, on acquert [*sic*] tout au plus le goût de la botanique, puisqu'il est des particularités dans les plantes que l'artiste ne peut pas copier, et qui ne peuvent être exprimées par le pinceau le plus adroit : telles sont les odeurs, les saveurs, et même certaines couleurs²⁵.

Prônant une épistémologie fondée sur l'observation directe et disqualifiant d'un même geste la botanique de cabinet, Jolyclerc assimile le véritable botaniste au botaniste qui herborise. Il s'appuie vraisemblablement sur un ouvrage posthume de Rousseau, les *Lettres sur la botanique* adressées entre 1771 et 1774 à Madeleine-Catherine Delessert (1747-1816) et publiées en 1781, où l'auteur demande à sa correspondante de cueillir elle-même les échantillons qu'elle souhaite connaître²⁶. À côté de l'étudiant, de l'enseignant et du médecin, la figure du botaniste herborisant s'affirme donc à la fin du XVIII^e siècle. Elle désigne le scientifique par opposition au simple amateur qui a peut-être « le goût de la botanique », mais qui ne connaîtra jamais intimement le règne végétal. Paradoxalement, cette nouvelle figure est cautionnée par l'exemple d'un botaniste amateur.

²⁴ HERBORISATIONS, (les) *Herborisationes*, in Jean-Baptiste de Lamarck, *Encyclopédie méthodique. Botanique. Par M. le Chevalier de Lamarck, ancien Officier au Régiment de Beaujolais, de l'Académie Royale des Sciences*, Paris, Panckoucke ; Liège, Plomteux, t. 3, 1789, p. 116a-117a.

²⁵ HERBORISATION, in Nicolas Jolyclerc, « Dictionnaire et Explication des termes de Botanique, et de quelques autres qui peuvent servir pour l'intelligence de cet Ouvrage », *Éléments de botanique, ou méthode pour connoître les plantes, par Pitton de Tournefort. Édition augmentée de tous les Suppléments donnés par Antoine de Jussieu ; enrichie d'une Concordance avec les Classes, les Ordres du Système sexuel de Linné, et les Familles naturelles créées par Laurent-Antoine de Jussieu ; mise à la portée de tous les hommes par l'interprétation française du texte grec ou latin des Espèces admises dans les Auteurs, par des additions très-considérables au Dictionnaire des termes du Botaniste, etc. etc. etc. Par N. Jolyclerc, ci-devant Bénédicte de la Congrégation de Saint-Maur*, Lyon, Pierre Bernuset et Comp^e, t. 4, 1797, p. 145. Sur le botaniste linnéen Jolyclerc, voir Pascal Duris, *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Librairie Droz, 1993, p. 47 et passim.

²⁶ J.-J. Rousseau, *Lettres sur la botanique (1771-1774)*, *Écrits sur la botanique*, éd. cit., p. 131-183. Voir en particulier la huitième lettre qui porte sur les herbiers, p. 177-183. Sur cette œuvre, voir Fernando Calderón Quindós, « La réception scientifique des *Lettres élémentaires* et le phénomène de la botanique à l'usage des femmes », in C. Jaquier, T. Léchet, *op. cit.* (à la note 19), p. 85-95.

Autoportrait de Rousseau en botaniste : l'herboriste et l'écolier

Le paradoxe est d'autant plus remarquable que Rousseau lui-même génère dans ses écrits des représentations plurielles et parfois contradictoires du botaniste en train d'herboriser. Dans les années 1760, un philosophe qui herborise constitue une figure inhabituelle, sinon surprenante. Victor Riquetti de Mirabeau (1715-1789), voyant « le citoyen de Genève ramper parmi le serpolet et la guimauve²⁷ », le compare au Nabuchodonosor de l'Ancien Testament qui, frappé par Dieu, mange de l'herbe avec les bœufs. Très conscient d'étonner, Rousseau regarde ses herborisations comme une des causes de l'inimitié qu'il inspire partout où il va. Séjournant au château de Trye en 1767, il l'exprime à sa protectrice la marquise de Verdelin (1728-1810) :

Quand on m'a vu aller seul herborisant dans les bois, je suis devenu un faiseur d'Orvietan dont le Prince [de Conti] s'étoit engoué parce qu'il lui promettoit la pierre philosophale, et comme on s'attend à me voir au premier jour chassé ignominieusement on croit faire d'avance la cour à S. A. en prévenant obligeamment ce soin de sa part²⁸.

À la même époque, selon Rousseau, l'herborisation passe pour une activité si incongrue que les amis du philosophe doutent qu'il s'y adonne vraiment :

Connoissant si peu le charme d'une vie oisive, solitaire et simple, ils ne peuvent croire que c'est tout de bon que j'herborise, que ce papier et ces petits livres étoient destinés à coller et dessiner des plantes sur le transparent, et j'ai vu clairement que C. [François Coindet], à qui j'ai parlé de cet emploi que j'en voulois faire n'en a rien cru²⁹.

Dans l'esprit de l'épistolier, un philosophe herborisant tel que lui passe auprès du public pour un homme double. Soit Rousseau est cantonné dans son état d'homme de lettres par les observateurs, soit il devient un être inexplicable et inquiétant. Dans *Rousseau juge de Jean-Jacques* (rédigé entre 1772 et 1776), lorsqu'il essaie de comprendre l'ardeur de Jean-Jacques pour l'étude des végétaux, le personnage du

²⁷ Victor Riquetti de Mirabeau à J.-J. Rousseau, Paris, 18 juin 1767, J.-J. Rousseau, *Correspondance complète* [désormais CC], Ralph A. Leigh (éd.), Genève, Institut et Musée Voltaire ; Oxford, Voltaire Foundation, 1972-1998, lettre n° 5934.

²⁸ J.-J. Rousseau à Marie-Madeleine de Brémond d'Ars, marquise de Verdelin, Trye, 22 juillet 1767, CC, n° 5985.

²⁹ J.-J. Rousseau à Pierre-Alexandre DuPeyrou, s. l., 8 septembre 1767, CC, n° 6049.

Français s'exclame qu'« on n'étudie pas la botanique pour rien³⁰ » ; il se convainc que le prétendu botaniste prépare secrètement des poisons pour assassiner ses ennemis.

Au-delà du sentiment grandissant d'un complot ourdi contre lui, Rousseau révèle l'absence de références culturelles partagées qui permettraient à ses contemporains d'interpréter les actions d'un philosophe devenu botaniste et d'un solitaire avide d'étudier les végétaux pour eux-mêmes. Lorsqu'il rend compte de ses herborisations, il ne dispose pas d'un modèle unique et bien déterminé d'herborisateur auquel il pourrait se référer. Se présentant lui-même comme un personnage déroutant, il joue sur toutes la gamme des acceptions de l'*herborisation* et se peint tantôt en herboriste, tantôt en écolier, tantôt en naturaliste.

D'après *Les Confessions*, le premier contact de Rousseau avec la botanique remonte à l'époque des Charmettes, dans les années 1730 et 1740, où Claude Anet (1706-1734) récoltait des simples pour Madame de Warens³¹. Nous savons avec quelle force Rousseau réprouvera par la suite l'approche médicale de la botanique³². Malgré ce rejet, les figures de l'herboriste et de l'apothicaire occupent une place remarquable dans la correspondance du philosophe. À l'égard du mot *herboriste*, tous les dictionnaires sont d'accord : l'herboriste est celui qui récolte ou qui vend des plantes médicinales. Tandis que la botanique conquiert progressivement son indépendance par rapport à la médecine, l'herboriste est de plus en plus souvent exclu du champ de cette science. Jolyclerc peut encore écrire que « les herboristes ne sont pas tous botanistes³³ », mais la série *Botanique* de l'*Encyclopédie méthodique* affirme plus définitivement que l'objet de cette profession « n'a rien de commun avec la science dont nous traitons dans ce Dictionnaire³⁴ ». Cependant, Rousseau se considère dès 1764 comme un simple apothicaire dans une lettre à son ami Malesherbes (1721-1794), tandis qu'il fait ses premiers pas dans l'étude des végétaux : « Je suis tenté d'essayer de la Botanique, non comme vous, Monsieur, en grand et comme une branche de l'histoire naturelle ; mais tout au plus en garçon apothicaire, pour Savoir faire ma tisane et mes bouillons³⁵. » Deux ans plus tard, en Angleterre, il se présente toujours comme « un pauvre garçon herboriste³⁶ » à William Wentworth (1722-1791). Identifiable par les correspondants, la posture de l'herboriste est une posture d'humilité : elle définit moins la pratique de Rousseau qu'elle ne fait écran à la figure du naturaliste. En évitant de passer pour un botaniste accompli, Rousseau s'épargne les prétentions scientifiques qu'entraîne un tel statut et recentre son activité

³⁰ Cité par T. Kobayashi, « Le rôle de la botanique dans les *Dialogues* », *Études Jean-Jacques Rousseau*, n° 16, 2005-2006, p. 341.

³¹ J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, Raymond Trousson (éd.), *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 1, livre 5, p. 272-276.

³² Voir notamment A. Cook, *op. cit.*, p. 28-32 ; Albert Jansen, *Jean-Jacques Rousseau als Botaniker. Von Albert Jansen*, Berlin, Georg Reimer, 1885, p. 17-25 ; et Daniel Mornet, *Le Sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre. Essai sur les rapports de la littérature et des mœurs* [1907], New-York, Burt Franklin, s. d., p. 121-131.

³³ HERBORISTES, in N. Jolyclerc, *op. cit.*, t. 4, p. 145.

³⁴ HERBORISTES (les), in J.-B. de Lamarck, *op. cit.*, t. 3, p. 117a.

³⁵ J.-J. Rousseau à Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, Môtiers, 11 novembre 1764, CC, n° 3638.

³⁶ J.-J. Rousseau à William Wentworth, Wootton, 4 avril 1766, CC, n° 5143.

d'herborisateur sur son propre plaisir. Évidemment, tout herboriste qu'il se dit, il ne partira jamais en quête de plantes médicinales.

De retour en France où il court le risque d'être arrêté, Rousseau demande à la duchesse de Portland (1715-1785) la permission de devenir son herboriste attitré. Il lui écrit en juillet 1767 :

Si j'osois me flatter, Madame la Duchesse que mes observations [botaniques] pussent avoir pour vous le moindre intérêt, le desir de vous plaire me les rendroit plus importantes, et l'ambition de vous appartenir me fait aspirer au titre de votre herboriste, comme si j'avois les connoissances que [*sic*] me rendroient digne de le porter. Accordez-moi, Madame, je vous en supplie, la permission de joindre ce titre au nouveau nom que je substitue à celui sous lequel j'ai vécu si malheureux³⁷.

Sur le plan biographique, la fonction d'herboriste que réclame Rousseau concourt à la construction d'une nouvelle identité. Le mois précédent, il a choisi par prudence de se faire appeler Renou³⁸. Comme le nouveau patronyme, la nouvelle occupation lui permet de rompre avec son passé d'auteur. Auprès de l'aristocrate anglaise, Rousseau profite d'une puissante protectrice et d'un guide précieux dans l'étude innocente de l'histoire naturelle. Sur le plan scientifique, l'herboriste de la duchesse de Portland herborisera intensément pour fournir des plantes séchées et des graines à son amie. Alexandra Cook a souligné la teneur savante de leurs échanges de lettres et de cadeaux botaniques³⁹. Ici, la représentation du botaniste en herboriste contribue à marquer un écart social et scientifique entre le philosophe herborisant et la duchesse qui est une naturaliste chevronnée. Simultanément, le titre d'herboriste désamorce les inquiétudes que pourrait susciter la présence de l'auteur d'*Émile* et du *Contrat social* dans le Royaume de France. Pendant plusieurs années, Rousseau signera certaines de ses lettres « L'Herboriste de Mad^e. la Duchesse de Portland⁴⁰ ».

Autre type d'herborisateur facilement identifiable par les correspondants de Rousseau, la figure de l'écolier est fréquemment mobilisée par l'épistolier. À l'instar du jeune héros d'*Émile* (1762) et conformément aux préceptes des *Lettres sur la botanique*, le philosophe vieillissant regarde la nature comme son premier maître et privilégie par conséquent l'apprentissage à l'extérieur⁴¹. Dès 1764, il s'amuse de l'extravagance qui consiste à étudier la botanique à plus de cinquante ans. Il écrit à son ami Pierre-Alexandre DuPeyrou (1729-1794) : « Si la ferveur de Botanique vous dure encore et que vous ne

³⁷ J.-J. Rousseau à Margaret Cavendish Bentinck, duchesse de Portland, *s. l.*, 10 juillet 1767, CC, n° 5971.

³⁸ Voir Frédéric S. Eigeldinger, « Pseudonymes », in R. Trousson, F. S. Eigeldinger (dir.), *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 771b-773a.

³⁹ A. Cook, « Botanical exchanges: Jean-Jacques Rousseau and the Duchess of Portland », *History of European Ideas*, vol. 33, 2007, p. 142-156.

⁴⁰ J.-J. Rousseau à Daniel Roguin, *s. l.*, 6 septembre 1767, CC, n° 6047. Voir aussi dans la CC les lettres à François Coindet, Richard Davenport, Louis Dutens, Marc-Michel Rey, Jean-Baptiste-Louis-Théodore Tschudi, Abram de Pury, George Simon Harcourt, Bernard Granville et D. Roguin portant respectivement les numéros 6042, 6158, 6162, 6173, 6181, 6189, 6197, 6220 et 6371.

⁴¹ Voir l'introduction par T. Kobayashi de J.-J. Rousseau, *Lettres sur la botanique (1771-1774)*, éd. cit., p. 131-137.

rebuttiez pas un élève à barbe grise, je compte plus que jamais aller herboriser cet été sur vos pas⁴². » Et dans la lettre à Malesherbes déjà citée :

Il ne me vient jamais une idée vertueuse et utile que je ne voye à côté de moi la potence ou l'échafaut : avec un Linnaeus dans la poche et du foin dans la tête j'espere qu'on ne me pendra pas. Je m'attens à faire les progrès d'un écolier à barbe grise : mais qu'importe ? Je ne veux pas Savoir, mais étudier, et cette étude Si conforme à ma vie ambulante m'amusera beaucoup et me Sera Salutaire. On n'étudie pas toujours Si utilement que cela⁴³.

En choisissant l'étude contre le savoir, Rousseau voit dans la botanique un moyen de faire oublier sa réputation de philosophe sulfureux pour mieux se protéger. L'image de l'écolier barbon est sans doute burlesque, mais elle suggère aussi qu'une telle étude est sans terme ni finalité. Écrivant à Malesherbes, Rousseau s'adresse à un haut fonctionnaire du Royaume et à l'éminent protecteur des philosophes. L'acception pédagogique de l'herborisation trouve ici toute sa pertinence. En effet, l'écolier botaniste constitue une figure à la fois connue, modeste et rassurante, et elle correspond à une réalité : Rousseau est bel et bien un botaniste débutant.

Malgré sa persévérance, l'écolier prétend oublier chaque hiver ce qu'il a appris pendant la belle saison. Aussi continuera-t-il de se présenter longtemps comme un élève ou un disciple auprès de ses confrères botanistes, répétant qu'il demeure « un pauvre écolier sexagenaire⁴⁴ », un « vieux radoteur de disciple⁴⁵ » ou encore un « écolier radoteur⁴⁶ ». Dans son unique lettre connue à Linné, il va jusqu'à se décrire comme un « disciple de vos disciples⁴⁷ ». À tout prendre, le statut de botaniste en perpétuel devenir permet sans doute à Rousseau d'échapper à la dichotomie du savant qui possède les connaissances et du curieux qui se définit par son goût de la collection et de l'exposition⁴⁸. Le titre d'écolier met en tout cas l'accent sur le processus d'apprentissage et il légitime paradoxalement l'insertion de Rousseau dans les réseaux de botanistes expérimentés, au sens où il instaure une dynamique pédagogique. Comme le souligne Alexandra Cook, Rousseau gère ainsi « l'asymétrie [des] échanges » entre les botanistes et lui, ne pouvant « jamais retourner autant qu'il recevait de ses généreux correspondants⁴⁹ ».

⁴² J.-J. Rousseau à P.-A. DuPeyrou, Môtiers, 4 novembre 1764, CC, n° 3620.

⁴³ J.-J. Rousseau à C.-G. de Lamoignon de Malesherbes, lettre citée.

⁴⁴ J.-J. Rousseau à Pierre Clappier, Bourgoin, 23 décembre 1768, CC, n° 6512.

⁴⁵ J.-J. Rousseau à Antoine Gouan, Bourgoin, 28 mai 1769, CC, n° 6574.

⁴⁶ J.-J. Rousseau à Marc-Antoine-Louis Claret de La Tourrette, Monquin, 26 janvier 1770, CC, n° 6655.

⁴⁷ J.-J. Rousseau à Carl von Linné, Paris, 21 septembre 1771, CC, n° 6891.

⁴⁸ C'est du moins la définition que Rousseau retient du curieux dans *Les Rêveries du promeneur solitaire* : « Il est aisé, je l'avoue, d'aller ramassant du sable et des pierres, d'en remplir ses poches et son cabinet et de se donner avec cela les airs d'un naturaliste : mais ceux qui s'attachent et se bornent à ces sortes de collections sont pour l'ordinaire de riches ignorants qui ne cherchent à cela que le plaisir de l'étalage. » J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, F. S. Eigeldinger (éd.), *Œuvres complètes*, éd. cit., t. 3, p. 553.

⁴⁹ A. Cook, « Rousseau et les réseaux d'échange botanique », in Bernadette Bensaude-Vincent, Bruno Bernardi (dir.), *Rousseau et les sciences*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 104.

D'écolier, Rousseau devient maître lorsqu'il fréquente des botanistes moins expérimentés que lui. C'est le cas lorsqu'il herborise au mont Pilat, en août 1769. À cette période, il apparaît simultanément comme le disciple de la duchesse de Portland et du botaniste lyonnais Marc-Antoine-Louis Claret de La Tourrette (1729-1793), à qui il rend compte de l'expédition, et comme le mentor des trois botanistes novices qui l'accompagnent sur le massif⁵⁰. Dans la décennie suivante, il adopte plus souvent le rôle du botaniste enseignant. En 1771, il esquisse pour Charles-Joseph Panckoucke (1736-1798) un programme d'étude dont la phase propédeutique consiste à herboriser ensemble dans la campagne⁵¹. Par la suite, il devient un maître accompli lorsqu'il compose ses *Lettres sur la botanique* à l'intention d'une débutante, Madame Delessert, et de sa jeune fille Madelon (1767-1838).

Le voyageur naturaliste

Madame Delessert n'est pas la seule femme auprès de laquelle Rousseau affirme une forme d'autorité scientifique. En 1768 déjà, il laissait tomber le masque d'herboriste devant Anne-Marie Dauphin de Verna (1720-1790) pour arborer celui du naturaliste :

À l'égard de l'étude des plantes, permettez, Madame, que je la fasse en Naturaliste, et non pas en Apothicaire : car outre que je n'ai qu'une foi très médiocre à la Médecine, je connois l'organisation des plantes sur la foi de la nature qui ne ment point, et je ne connois leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes qui sont menteurs⁵².

Si les postures de l'herboriste et de l'écolier sont relationnelles, en tant qu'elles déterminent la position hiérarchique de Rousseau dans l'échange scientifique, celle du naturaliste questionne les rapports qu'entretiennent les champs du savoir : la soumission de la botanique aux pratiques médicales, d'une part, et, d'autre part, l'interdépendance des différentes branches de l'histoire naturelle.

Jusqu'à un certain point, Rousseau partage avec ses contemporains l'idée selon laquelle l'étude de la nature implique celle des trois règnes et que la botanique ne forme pas une discipline autonome. Au début de l'année 1763, le philosophe exilé dans le Val-de-Travers révèle pour la première fois son goût pour la botanique. Il subsume alors l'étude des plantes sous celle des curiosités naturelles, tout en accordant d'emblée un intérêt particulier au règne végétal :

⁵⁰ Voir Claudius Roux, « Les herborisations de J.-J. Rousseau à la Grande-Chartreuse en 1768 et au Mont Pilat en 1769 », *Annales de la Société linnéenne de Lyon*, t. 60, année 1913, 1914, p. 101-120 ; et T. Léchet, « Variations littéraires sur l'échec scientifique : l'herborisation désastreuse de Jean-Jacques Rousseau au Pilat (1760) », à paraître.

⁵¹ J.-J. Rousseau à Charles-Joseph Panckoucke, Paris, 16 octobre 1771, CC, n° 6897.

⁵² J.-J. Rousseau à Anne-Marie Dauphin de Verna, Bourgoin, 2 décembre 1768, CC, n° 6499.

Tout le pays est plein de curiosités naturelles qu'on ne découvre que peu à peu, et qui par ces découvertes successives lui donnent chaque jour l'attrait de la nouveauté. La Botanique offre ici ses trésors à qui Sauroit les connoitre, et Souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je les foule à regret Sous le pied d'un ignorant⁵³.

Beaucoup plus tard, en 1772, Rousseau considère toujours que la botanique appartient de plein droit à l'histoire naturelle, comme il l'écrit à Malesherbes : « La fantaisie m'a prise de faire une collection de fruits et de graines de toute espèce, qui devroient avec un herbier faire la troisième partie d'un cabinet d'histoire naturelle⁵⁴. » Au bout de sa carrière, dans les pages bien connues de la Septième Promenade des *Rêveries du promeneur solitaire*, il justifie longuement son attachement exclusif à la botanique par rapport à la minéralogie et à la zoologie. Les motifs qu'il avance sont d'ordre pratique (un accès plus facile aux spécimens) et personnel (Rousseau suit son goût naturel), mais aussi philosophique : tandis que l'étude des minéraux sert le luxe ou la vanité des hommes, l'étude des végétaux peut se faire de manière absolument désintéressée, pour autant que le botaniste renonce à ses usages industriels et médicaux⁵⁵.

Ainsi, la botanique appartient à l'histoire naturelle sans lui être réductible. Dès lors, quelle relation entretient l'herborisation aux autres modes du voyage naturaliste ? En d'autres termes, est-ce le botaniste ou le naturaliste qui herborise ? Dans un ouvrage que Rousseau connaît bien, la *Philosophia botanica* (1751) de Linné, l'auteur suédois consacre une seule page aux herborisations. Il définit celles-ci comme des « Excursions dans la campagne pour cause de Botanique » et note qu'elles se font « de diverses manières⁵⁶ ». Il détaille ensuite sa propre méthode, c'est-à-dire les instruments qu'il emporte, les saisons de l'année qu'il choisit pour herboriser, la fréquence des excursions, leur étendue, l'habillement des promeneurs, les types de spécimens à privilégier dans la récolte, l'usage des livres sur le terrain et la nécessité de prendre des mesures disciplinaires contre « les Paresseux, les Déserteurs, les Absents⁵⁷ ». Les herborisations que présente Linné sont celles d'un professeur accompagné d'élèves. Or ces élèves ne se contentent pas des végétaux : ils recueillent non seulement les plantes à fleurs et les mousses, mais encore « *Les Insectes, les Amphibies, les Poissons, les petits Oiseaux* que quelqu'un

⁵³ J.-J. Rousseau à Charles-François-Frédéric de Montmorency-Luxembourg, Môtiers, 28 janvier 1763, CC, n° 2457.

⁵⁴ J.-J. Rousseau à C.-G. de Lamoignon de Malesherbes, Paris, 17 avril 1772, CC, n° 6933.

⁵⁵ J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, éd. cit., p. 553-555.

⁵⁶ C. von Linné, « Herbatio », *Caroli Linnæi Archiatri. Reg. Medic. et Botan. Profess. Vpsal. Acad. Imperal. Monspel. Berol. Tolos. Vpsal. Stockh. Soc. et Paris. Corresp. Philosophia botanica in qua explicantur fundamenta botanica cum definitionibus partium, exemplis terminorum, observationibus rariorum, adjectis figuris æneis* [1751], *Editio altera*, Vienne, Joannis Thomae Trattner, 1763, p. 297. Nous citons l'ouvrage d'après sa traduction française de 1788 : C. von Linné, « Les herborisations », *Philosophie botanique de Charles Linné [...] traduite du latin par Fr.-A. Quesné*, Paris, Cailleau ; Rouen, Leboucher le jeune, 1788, p. 347.

⁵⁷ *Ibid.*

tirera » et « *Les Pierres, les Minéraux, les Fossiles, sur-tout les Terres*⁵⁸ ». Quant aux plantes, elles intéresseront le groupe pour « *Les Caracteres essentiels du genre & de l'espece* » autant que pour « *L'usage économique, & sur-tout la qualité médecinale*⁵⁹ ». Avec Linné, il n'est pas question de choisir entre l'écolier, l'herboriste et le naturaliste : les trois figures se confondent dans la personne du botaniste herborisant. À la fin du siècle, dans le dictionnaire botanique de Lamarck, la tentation reste forte de consacrer l'herborisation non seulement aux « plantes », mais encore aux « autres objets d'Histoire naturelle », et notamment aux insectes, pour le plaisir de « contempler réellement la nature » et « d'acquérir des idées justes des objets qui se présentent de tous côtés à nos observations⁶⁰ ». Ainsi, chez Linné comme chez Lamarck, l'herborisation englobe l'étude des règnes minéral et animal, au moins à titre secondaire. Elle est perçue comme la projection en miniature des grandes expéditions naturalistes où, selon les mots de Marie-Noëlle Bourguet, « le voyageur doit embrasser de son regard l'ensemble du monde naturel » en faisant abstraction de « ses goûts » et de « sa curiosité personnelle⁶¹ ».

C'est sans doute ici que Rousseau contribue le plus nettement à redéfinir la pratique de l'herborisation. En 1766, au début de sa correspondance avec la duchesse de Portland, le philosophe exilé en Angleterre dresse deux portraits contrastés du naturaliste et du botaniste. Dans un premier temps, il présente la duchesse comme une naturaliste accomplie :

Vous l'étudiez [la nature] avec autant de plaisir que de Succès, vous la Suivez dans tous ses règnes, aucune de ses productions ne vous est étrangère ; vous Savez assortir les fossiles, les minéraux, les coquillages, cultiver les plantes, apprivoiser les oiseaux, et que n'appriivoiserez-vous pas ? Je connois un animal un peu sauvage qui vivroit avec grand plaisir dans votre ménagerie, en attendant l'honneur d'être admis un jour en momie dans vôtre cabinet⁶².

Dans un second temps, l'épistolier justifie le recentrement de ses activités naturalistes sur la botanique ou, plus exactement, sur l'herborisation :

J'aurois bien les mêmes goûts si j'étois en état de les Satisfaire ; mais un Solitaire et un commençant de mon âge doit rétrécir beaucoup l'univers S'il veut le connoître ; et moi qui me perds comme un insecte parmi les herbes d'un pré, je n'ai garde d'aller escalader les palmiers de l'Affrique ni les cédres du Liban. Le tems presse, mes facultés S'eteignent, je n'ai plus ni yeux ni mémoire, et

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ HERBORISATIONS, (les) *Herborisationes*, in J.-B. de Lamarck, *op. cit.*, t. 3, p. 116b.

⁶¹ M.-N. Bourguet, art. cit., p. 173. Sur la définition du voyage naturaliste, tel qu'on le pratique en France au XVIII^e siècle, voir aussi Yves Laissus, « Les voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot », *Revue d'histoire des sciences*, t. 34, n° 3-4, 1981, p. 259-317 ; et J.-M. Drouin, « Le voyage scientifique au siècle des Lumières », in Michel Naumann, Dominique Daniel (dir.), *L'Autre : journée d'étude sur les auteurs et sujets des concours 2006*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2006, p. 9-23.

⁶² J.-J. Rousseau à la duchesse de Portland, Wootton, 20 octobre 1766, CC, n° 5482.

loin d'aspirer à savoir un jour la Botanique, j'ose à peine espérer d'herboriser aussi bien que les moutons qui paissent Sous ma fenêtre, et de savoir comme eux trier mon foin⁶³.

D'un côté, le botaniste herborisant, tel que Rousseau le définit, est un naturaliste limité par ses moyens physiques, cognitifs et sans doute financiers : il ne dispose pas des ressources nécessaires à la constitution d'un cabinet ou d'une ménagerie, et à l'obtention de spécimens exotiques. De l'autre, ce naturaliste incomplet profite d'un contact plus direct avec la nature, sans animaux prisonniers, sans végétaux transplantés, sans dispositifs d'exposition.

À l'égard des pratiques viatiques, histoire naturelle et botanique peuvent même entrer en concurrence. En 1769, alors que Claret de La Tourrette rentre d'un voyage en Italie, Rousseau lui adresse le reproche suivant :

Au reste quand j'appris votre voyage, je craignis, Monsieur, que les autres parties de l'histoire naturelle ne fissent quelque tort à la botanique, et que vous ne rapportassiez de ce pays-là plus de raretés pour votre cabinet, que de plantes pour votre herbier. Je présume au ton de votre lettre que je ne me suis pas beaucoup trompé. Ah Monsieur, vous feriez un grand tort à la Botanique de l'abandonner après lui avoir si bien montré par le bien que vous lui avez déjà fait celui que vous pouvez encore lui faire⁶⁴.

Auprès de La Tourrette comme auprès de la duchesse de Portland, Rousseau prône moins l'autonomie de la botanique en tant que discipline que l'abandon du paradigme de la curiosité dans les pratiques naturalistes du voyage et de la collection. Stigmatisant la quête des « raretés », il légitime épistémologiquement et philosophiquement son propre goût de l'herborisation de proximité, consacrée aux plantes indigènes.

Rousseau rejette donc un mode d'expédition naturaliste, celui du curieux et du collectionneur, sans toutefois rompre avec le modèle du voyageur savant. Lorsqu'il envoie des spécimens continentaux à son amie anglaise, l'herboriste de la duchesse de Portland joue le rôle d'un voyageur investi d'une mission. La distance physique entre les deux correspondants motive certaines herborisations françaises de Rousseau qui, sans traverser les mers, se trouve dans la situation de l'explorateur. C'est notamment le cas de l'excursion de 1769 au mont Pilat entreprise (entre autres motifs) à l'intention de la naturaliste⁶⁵.

La figure du voyageur naturaliste convient également à Rousseau en tant qu'elle évoque celle de l'exilé. En septembre 1768, à un moment de grande anxiété, le philosophe envisage de quitter la

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ J.-J. Rousseau à M.-A.-L. Claret de La Tourrette, Monquin, 17 décembre 1769, CC, n° 6641.

⁶⁵ Voir A. Cook, « Botanical exchanges : Jean-Jacques Rousseau and the Duchess of Portland », *History of European Ideas*, t. 33, 2007, p. 142-156 ; et T. Lécho, art. cit.

France pour la mer Égée dans la peau d'un naturaliste. Il l'écrit à son ami nîmois Henri Laliaud (1734-1783 ?) :

Je voudrais, Monsieur, trouver quelque moyen d'aller la finir [ma vie] dans les isles de l'archipel, dans celle de Chipre, ou dans quelqu'autre coin de la Grece, il ne m'importe où, pourvu que je trouve un beau climat, fertile en végétaux, et que la charité chretienne ne dispose plus de moi. [...] Comme je ne Serois pas Sans espoir d'y rendre mon Sejour de quelque utilité au progrès de l'histoire naturelle et de la botanique, je croirois pouvoir à ce titre obtenir quelque assistance des Souverains qui Se font honneur de le favoriser. Je ne Suis pas un Tournefort ni un Jussieu, mais aussi je ne ferois pas ce travail en passant, plein d'autres vües et par tache ; je m'y livrerois tout entier, uniquement par plaisir, et jusqu'à la mort. Le gout, l'assiduité la constance peuvent Supléer à beaucoup de connoissances, et même les donner a la fin⁶⁶.

Même si ce projet n'aura aucune suite, il révèle la proximité, chez Rousseau, du botaniste herborisant et du savant explorateur. Dans son exil volontaire, le philosophe serait prêt à quitter ses habits d'herboriste et d'écolier pour revêtir ceux du naturaliste remplissant un mandat. L'éloignement géographique constituerait à la fois une fuite à l'étranger et une forme de réintégration dans l'État, dans la mesure où le botaniste disposerait alors d'un statut officiel pour contribuer au perfectionnement de l'histoire naturelle. Cependant, Rousseau prend soin de distinguer sa mission potentielle de celle d'un naturaliste désigné par un souverain ou par une académie. Contrairement à Tournefort qui avait voyagé au Levant sur ordre de Louis XIV, il souhaite herboriser sans objectifs bien déterminés, de manière à conserver la possibilité de mener cette activité par goût plutôt que par devoir. La liberté du botaniste amateur et l'approche professionnelle du voyageur naturaliste se rejoignent et se conjuguent dans ce rêve oriental⁶⁷.

Comme l'a noté Daniel Mornet, la haute société française n'attend pas la publication posthume de la correspondance et des écrits botaniques de Rousseau pour goûter les plaisirs de l'herborisation et de la confection d'herbiers, mais l'œuvre donne un nouvel élan à ces pratiques qui flattent le goût d'un retour à la campagne et le développement d'une relation sentimentale à la nature⁶⁸. Au-delà de cette évolution culturelle dont Rousseau est à la fois l'acteur et le témoin, le philosophe laisse une triple empreinte dans l'histoire de l'herborisation. D'abord, il accorde à cette pratique ambulante un caractère central parmi les diverses activités du botaniste. Ensuite, il contribue par son exemple et par ses textes à diriger de telles excursions vers les seuls végétaux, délestant l'herborisation du poids de l'histoire naturelle envisagée dans sa totalité, et favorisant dans un même mouvement la spécialisation des savoirs.

⁶⁶ J.-J. Rousseau à Henri Laliaud, Bourgoin, 5 octobre 1768, CC, n° 6448. Voir R. Trousson, « Un ami de Rousseau méconnu : Henri Laliaud », in Éric Francalanza (dir.), *Rousseau en toutes lettres. Actes du colloque de Brest 22-24 mars 2012*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 31-56.

⁶⁷ Rousseau envisage un autre moyen de concilier sa passion botanique avec une activité qui contribuerait à sa subsistance : la confection et la vente d'herbiers pour les naturalistes et les amateurs, suffisamment petits pour être transportés dans les herborisations. Voir A. Cook, *op. cit.*, p. 290-293 ; et T. Lécho, « Jean-Jacques Rousseau et les présents botaniques : l'éloquence muette des herbiers », *Revue historique neuchâteloise*, t. 149, n° 3-4, 2012, p. 221-240.

⁶⁸ D. Mornet, *op. cit.*, p. 121-131.

Enfin, il donne une nouvelle forme de légitimité scientifique à l'amateur de botanique en recentrant le plaisir de l'herborisation sur l'observation *in situ* et sur le processus de l'étude, plutôt que sur la collection et l'exposition de spécimens exotiques ou précieux. La rencontre de l'investissement scientifique et du goût personnel transcende les représentations plurielles du botaniste herborisant que Rousseau convoque tour à tour dans ses lettres. C'est cette conjonction que retient Jolyclerc dans l'extrait cité plus haut : le botaniste rigoureux et l'amateur passionné ne forment plus qu'une seule et même figure d'herborisateur. Aussi Rousseau comptera-t-il parmi les inspirateurs probables ou revendiqués de naturalistes aussi différents que Lamarck, Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) et Benjamin Delessert (1773-1847)⁶⁹.

À côté des naturalistes, plusieurs écrivains vont s'approprier la figure du botaniste herborisant. Jacques Delille (1738-1813) le fait dès 1800 dans son poème *L'Homme des champs* où, devenus personnages, Bernard de Jussieu (1699-1777) et Rousseau incarnent les joies intellectuelles, sociales et sensuelles de l'herborisation⁷⁰. Une telle œuvre contribue à sentimentaliser l'image du botaniste Rousseau, phénomène qui caractérise également les nombreuses représentations posthumes, sous forme d'estampes, du philosophe en train d'herboriser⁷¹. Au milieu du XIX^e siècle, dans *Les Filles du feu* (1854) de Gérard de Nerval (1808-1855), les nouvelles « Angélique » et « Sylvie » gardent un souvenir ému des herborisations de Rousseau à Ermenonville⁷². Enfin, l'image de Rousseau herborisant glisse vers la caricature sous la plume d'Alexandre Dumas (1802-1870) qui s'en empare dans *Joseph Balsamo* (1846-1848). Le romancier consacre tout un chapitre à une herborisation près de Marly⁷³. Rousseau et Jussieu se promènent avec le jeune Gilbert, un disciple fictif du philosophe. Tandis que Gilbert ne pense qu'à ses amours et que Jussieu ne pense qu'à manger, Rousseau tourne obstinément son regard vers les plantes. Apparaissant comme le seul botaniste sérieux du groupe, il ne tarde pas à réprimander le célèbre académicien qui prend l'excursion trop à la légère. Dans ce roman, Rousseau intrigue les personnages en tant qu'homme et penseur, et son amour de la botanique participe de son étrangeté. Ainsi, la figure du botaniste herborisant a fini par s'imposer dans l'imaginaire du XIX^e siècle sous les traits de Rousseau, mais elle conserve une physionomie suffisamment énigmatique et complexe pour circuler entre la

⁶⁹ Voir Jacques Roger, « Lamarck et Jean-Jacques Rousseau », *Gesnerus. Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences*, t. 42/3-4, 1985, p. 369-381 ; J.-M. Drouin, « Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et l'histoire naturelle », *Dix-huitième siècle*, n° 33, 2001, p. 507-516 ; et P. Bungener, art. cit.

⁷⁰ Jacques Delille, *L'Homme des champs, ou Les Géorgiques françaises ; par Jacques Delille [1800], Nouvelle édition augmentée, avec figures*, Paris, P. Didot l'aîné, Levrault, Schoell et C^{ie}, 1805, chant 3, p. 111-113.

⁷¹ Voir Rossella Baldi, « Georges-Frédéric Mayer, "Rousseau herborisant" », in C. Jaquier, T. Lécho, *op. cit.* (à la note 19), p. 193-199 ; et R. Baldi, « "Laissons tous ces étranges portraits, et revenons à l'original." Sentimentaliser l'iconographie de Rousseau », *Revue historique neuchâteloise*, t. 149, n° 3-4, 2012, p. 241-271.

⁷² Voir Corinne Bayle, « Rêveries nervaliennes : le jardin palimpseste », in Simone Bernard-Griffiths (dir.), *Jardins et intimité dans la littérature européenne (1750-1920)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 175-184 ; et C. Jaquier, « La pervenche : une fleur bleue », in C. Jaquier, T. Lécho (dir.), *op. cit.* (à la note 19), p. 97-112.

⁷³ Alexandre Dumas, *Mémoires d'un médecin. Par Alexandre Dumas. Joseph Balsamo*, t. 9, Paris, Alexandre Cadot, 1847, p. 285-308.

science et la littérature, et pour questionner des pratiques naturalistes qui troublent la distinction entre l'amateur et le savant.

Janvier 2020